

## Yeux fertiles

Numéro 101, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (101), 131–141.

JOËL POURBAIX

*Labyrinthe 5*

Éditions du Noroît, 2003, 150 p.

Le titre de Joël Pourbaix est peut-être moins sublime que *Disparaître n'est pas tout*, son dernier recueil, ou *On ne naît jamais chez soi*, également publié aux Éditions du Noroît, mais il est plus intrigant: *Labyrinthe 5*. D'emblée, on cherche les quatre premiers, mais on ne les trouve pas: le livre ne compte pas cinq parties, mais trois, et il ne s'agit pas du cinquième livre de Pourbaix, mais de son douzième. Qu'importe, et en dépit de ce que la numérologie pourrait révéler sur ce titre (on peut voir dans le 5 l'être humain, avec ses deux jambes, ses deux bras et sa tête, formant un labyrinthe aux contours de bonhomme allumette ou d'«être de pierre»), on y entre, dans ce *Labyrinthe 5*. Quelques pas et vient «à la bouche le remous, le bouillonnement immonde d'une absence omniprésente» (p. 12). Le lecteur reconnaît le terrain – de fouilles – qui formait le paysage des livres *Disparaître n'est pas tout* et *Les enfants de Mélusine*, leur poésie en prose incrustée de quelques passages en vers. L'univers d'une recherche, plus spatiale que temporelle, celle du «lieu authentique», des origines, avec leurs ruines, leurs ossuaires et leur futur. Un goût pour la magie, la pierre, le lichen, la glace, les étoiles, et leurs chants archéologiques. Une poésie d'ermite voyageur, d'alchimiste nomade.

L'écriture de Pourbaix fait alterner et cohabiter les images, les réflexions, les interrogations, les références et les éléments narratifs. Dans *Labyrinthe 5*, on rencontre de jolies métaphores, comme «Tu es cette clef jetée aux oiseaux» (p. 77); des informations, à la fois scientifiques, historiques et poétiques, sur l'Antarctique, les planètes et leurs lunes; ainsi que deux personnages, qui s'ajoutent à la galerie d'êtres spirituels élaborée par Pourbaix. Julhi et la Dame-monde (on dirait cette dernière tout droit sortie d'un jeu de tarots) possèdent un certain air de famille avec le Golem, Madame Alice et Jeanne l'Archéologue, qui peuplaient ses deux précédents recueils. Ce livre est aussi fait de nombreux constats ou questions sur la vie, le langage et le monde, qui frôlent l'aphorisme sorcier. Par exemple: «Migrations annuelles ou plissements millénaires des sols, une même nécessité de vaincre le néant nous côtoie.»

(p. 36) Ou encore: «Le regard laisse-t-il des traces sur ce qu'il regarde?» (p. 76)

Centrée sur la relation, métaphorique ou métaphysique, entre le dedans et le dehors (dont l'image – labyrinthique – pourrait être le fil d'Ariane), c'est une poésie qui, essentiellement, réfléchit, cherche ce qu'il y a derrière les mots et les choses, tentant de révéler leur visage caché et ce qui pourrait en suinter: larmes, sourires, regards, reflets. C'est une poésie de l'en dessous, de la caverne, de l'avant et de l'ailleurs, qui débusque l'invisible en un travail de la perception qui se fait sur l'œil et la page comme on grave des signes sur la pierre ou sur l'os. Souvent, ce mouvement – du regard, des pas, de la pensée, du souvenir – fonctionne par inversion, remise en question: «les mirages sont plus convaincants que le désert traversé» (p. 65). Ou par ouverture: «Chaque objet est une fenêtre ouverte d'où l'on entend quelqu'un respirer.» (p. 120) Le labyrinthe n'est pas ici un lieu où l'on se perd et meurt, mais un parcours initiatique et poétique. Le sujet y fouille ses propres parois, se retrouve, se rencontre, non pas en son intimité nombriliste mais dans les éblouissements qui permettent de survivre: «en chacun d'entre nous une faune et une flore fabuleuses risquent l'extermination» (p. 29). La quête de *Labyrinthe 5* vise à les préserver, à les entretenir et à les parcourir.

Il s'agit de transmettre la magie, la connaissance poétique, celle qui témoigne d'un passé millénaire et d'un présent imaginaire qui habitent et dansent au fond de soi. Donner à entendre les Voix qui se terrent dans l'«être de pierre», le remous de l'«absence omniprésente», la respiration des choses, les traces du regard et des corps. Le souffle du poème, comme les outils de l'archéologue, révèle ce qu'il y a sous la terre, la glace, les mots, les êtres ou les histoires, transmue l'absence en présence, en transcendance, exhume ce qui permet de «vaincre le néant». Cela est précieux et vieux comme le monde. «Nous ne sommes rien sans les ruines.» (p. 30) Les souvenirs contenus dans les pierres racontent aujourd'hui encore l'Histoire, qui a commencé bien avant l'apparition – ou l'invention – de l'homme et de Dieu. À la manière de ces vestiges, *Labyrinthe 5* appelle une lecture archéologique, spirituelle, mais aussi d'autres parcours, plus nomades, qui ne sont pas de l'ordre de la lecture. Comme l'écrit Joël Pourbaix dans «La

bibliothèque des os»: «Au lieu de lire, il y a peut-être autre chose à faire.» (p. 119) Danser? chanter? prier peut-être?

Jonathan Lamy

**HERMÉNÉGILDE CHIASSON**

*Répertoire*

Les Écrits des Forges / Le dé bleu, 2003, 133 p.

Les amateurs d'Herménégilde Chiasson ont été choyés l'automne dernier. Un livre de poésie à La courte échelle, traversé de «musiques inconnues», où le quotidien banal et le primitif sacré se mêlent, joliment intitulé *L'oiseau tatoué* et abondamment illustré par David Lafrance. Un autre, *Répertoire*, beaucoup plus consistant, aux Écrits des Forges, composé de 500 poèmes de cinq vers chacun. Il y a de quoi se mettre sous la dent, comme on dit, et le lecteur en a pour plusieurs repas, fourchettes de plastique incluses en page couverture. L'auteur, cinéaste et artiste acadien y réitère sa générosité, son humour et son acuité, captant dans des détails choisis tout leur potentiel et leur charge de sens, d'émotions et de poésie. Chiasson possède le don magique de faire suinter la vie, son sens ou son absurdité, ce qu'elle peut avoir de beau, tragique, douloureux ou savoureux, à travers des choses anodines comme cet objet que l'on rencontre au tout premier vers: «une vrille neuve pour faire des trous dans le plâtre». Ces petits riens disent ce qui ne peut être dit que par une image. Ils sont autant de portes s'ouvrant sur «l'intersubjectivité infinie des êtres et des choses» (Michel Camus), autant de manières de changer son regard sur le monde. La vrille fait «des trous dans le plâtre», le crayon perce la page, trépane l'âme, l'œil transperce ce sur quoi il se pose, comme un «oiseau tatoué».

Si *Actions*, son précédent recueil, publié chez Trait d'union, donnait à lire des faits et gestes de la vie courante, *Répertoire* est principalement composé d'objets, tous plus évocateurs les uns que les autres: «une craie à tableau» (137<sup>e</sup> poème), «une bouteille de bière vide» (346<sup>e</sup>), «un anneau

dans un nombril de femme» (393<sup>e</sup>). La contrainte d'*Actions*, où chaque très court poème en prose débute par un (ou deux ou trois) homme ou une femme, suivi d'une action, se déplace ici dans un nombre de vers fixe. On retrouvait une telle contrainte formelle (serait-ce actuel que de se donner des règles d'écriture, au risque de commettre certaines césures arbitraires?) dans les dizains du recueil de Thierry Dimanche (*Le thé dehors*, Triptyque, 2002) et dans les quatrains qui forment les poèmes du dernier livre de José Acquelin (*L'inconscient du soleil*, Les Herbes rouges, 2003).

Également, tous les textes de *Répertoire* commencent par un article (un, une, du, des, le, la, etc.) suivi d'un objet. Les quintils ont ainsi un air de famille qui peut s'avérer lassant par moments et oblige à ne reprendre la lecture que plus tard (on lit d'ailleurs au 401<sup>e</sup> poème que «personne ne lit plus ces textes que par devoir»). Toutefois, ils répètent chaque fois l'étonnement, la magie poétique, la mutation alchimique de bidules quotidiens transformés en sensations prégnantes. En cela, l'emploi de la contrainte, à la fois stabilisant et déstabilisant, est réussi. La plupart des textes du livre de Chiasson opèrent ce mouvement d'émerveillement qui, d'une chose en apparence insignifiante, creuse son «souvenir archéologique» (362) pour en révéler les traits cachés, ce qui est invisible à l'œil nu, ou pour en tirer une conclusion métaphysique.

de la merde de chien sur un banc de neige  
cette lettre déposée reprise ouverte déposée  
elle dort comment se fait-il qu'elle n'entende pas  
un ange du bout de ses ailes lui console le visage  
est-ce possible un aussi grand monument à la haine

Plusieurs poèmes de *Répertoire* possèdent cette forme en ellipse, qui va «de la merde de chien» au «monument à la haine» (345), «des mottions de poil dans la fourrure d'un chat» à «dire qu'il a fallu s'exiler du paradis» (44), «du tapis sur un plancher de terrazo» au «miroir qui me mène directement au silence» (248). Chaque fois, c'est une surprise, celle de débiter par une banalité, de s'en éloigner et de s'en rapprocher simultanément, et de constater jusqu'où elle a bien pu, mine de rien, conduire le texte. Comme dans une bonne blague, on n'*avait pas vu venir la chute*, avec son efficacité

de *punch*. Ainsi fonctionnent l'humour, la pensée et la poésie, allant d'une idée à l'autre par un lien ténu, à la manière d'un singe sautant en acrobate de branche en branche. Ce n'est qu'à l'arrivée que s'éclaire le chemin parcouru.

L'écriture de Chiasson, si elle peut prendre des airs de poésie du quotidien, remet en question la poésie et le quotidien, en leurs lieux communs et dans la façon habituelle de les percevoir. Les textes poétiques mettent rarement en scène des machins aussi cons que «de la poussière dans un balai» (235), «un sandwich au thon» (249) ou «un reçu de transaction d'une pompe à essence automatique» (480). Les poèmes semblent préférer et appeler plus naturellement les brins d'herbe ou les gouttes de rosée, pour incarner le «réel absolu», selon l'expression de Novalis reprise par Paul-Marie Lapointe. Pourtant, c'est encore du réel et de l'absolu qu'il s'agit, à travers la matière du quotidien. Seulement, on soupçonne moins les objets convoqués par Chiasson comme pouvant être porteurs de transcendance. C'est là que réside la grande force de ce livre touffu. *Répertoire* invite à considérer les objets qui peuplent l'écran du quotidien comme autant de tremplins vers des images poétiques, des sensations indicibles et des questionnements existentiels, vers la «prière troublante» (226) qu'ils recèlent. Une leçon de regard, d'humour et d'amour, de vie et de poésie. Ne reste plus qu'à souhaiter qu'Herménégilde Chiasson continue d'«écrire toute sa vie de peur d'en échapper une seule goutte» (137).

Jonathan Lamy

DOMINIQUE LAVALLÉE

*La course folle des spermatozoïdes*

Trois, collection «Topaze», 2003, 232 p.

Le premier livre de Dominique Lavallée réunit dix-sept nouvelles qui explorent avec dérision différents travers de notre société. La cohésion du recueil vient en partie du fait qu'il met

en scène des personnages issus de toutes les générations qui cohabitent en ce début de millénaire, du spermatozoïde au vieillard né au début du siècle dernier, en passant par les âges intermédiaires. Plus spécialement, l'unité du recueil réside dans la thématique de l'insatisfaction qui traverse la plupart des nouvelles. Que l'on pense à la jeune femme boulimique qui mène une lutte acharnée contre son ventre (*Mademoiselle Sans-Fond*, nouvelle primée par une Première mention du Prix de la revue *Brèves littéraires* en 2001), à la fille laide qui envie d'une façon maladive les succès de sa belle colocataire (*Talons hauts*) ou à l'homme inadapté obsédé par l'ordre (*Suivant l'ordre des choses*), les personnages sont tous plus ou moins frustrés, en proie à des désirs démesurés et inassouvissables, ou, pire encore, laissent passer leur chance (*Enfermée dehors*). Ils évoluent dans un monde plus ou moins sordide où le bonheur semble impossible à atteindre et où les apparences dissimulent une réalité implacable. Dans cet univers, tout le monde a quelque chose à cacher, que ce soit un crime, une tare ou une blessure.

Si parfois l'auteure puise ses thèmes du côté de la pathologie, traitant de perversion sexuelle (*Creamy cum shots*), de compulsion (*Hypocondriacus*) ou d'automutilation (*Tic-tac-toe*), le ton n'est toutefois pas à l'apitoiement ou à la dénonciation mais à l'ironie, qui bouscule les idées reçues et renverse les rapports entre le bien et le mal. En effet, la morale n'est jamais bien loin dans ces revirements où la vieille dame pieuse se révèle être une meurtrière, le bienfaiteur charitable, un abuseur et la petite fille souriante, une enfant battue. D'un côté se trouvent les bourreaux et de l'autre, les victimes, mais pas toujours là où on les attend. D'ailleurs, dans plusieurs textes, la chute naît précisément de l'écart qui se creuse entre la réalité et l'apparence, la vérité et l'illusion. Toutefois, la narration n'est jamais moralisatrice et les comportements les plus odieux sont décrits avec une apparente impartialité, laissant ainsi au lecteur le soin de porter son propre jugement.

À côté de cette étude de mœurs, la nouvelliste évoque avec humour et lucidité diverses facettes des relations interpersonnelles. Dans la nouvelle qui ouvre le recueil (*De morale, de gélatines et d'ambition*), elle met en forme l'ambition d'une femme qui se réalise à travers ses partenaires – le dramaturge et comédien Alexis Martin, notamment –, montrant ainsi l'opportunisme dans les relations amoureuses. La dimension destructrice de la passion est analysée dans *WD-40*, qui montre

sans ménagement la cruauté qui se glisse parfois dans les rapports intimes. Dans la nouvelle intitulée *Le fossé* – peut-être la meilleure du recueil –, elle illustre de manière brillante l'écart qui sépare deux générations, l'incompréhension inévitable entre un vieillard qui a connu la crise de 1929 et sa petite-fille homosexuelle. «*Mautadite niaiseuse!*» traite du mépris et de la violence qu'un homme a fait subir à sa femme pendant cinquante-sept ans, soulignant la sécheresse de cœur du premier et la faiblesse de la seconde. Sans complaisance, l'auteure expose les torts de chacun avec réalisme, s'attachant à montrer la dynamique particulière des relations entre les personnages, à mettre en perspective des aspects nouveaux de certaines réalités, plutôt qu'à choquer ou à donner des leçons. Malgré le fait que l'écrivaine utilise des archétypes afin d'illustrer la misère humaine, elle réussit presque à tous coups à éviter la caricature.

En outre, l'écriture est rythmée et la plume alerte, ce qui confère aux nouvelles une célérité rarement démentie. La cruauté et le mordant qui caractérisent le traitement du matériau littéraire rattrapent, s'il en est besoin, le fatalisme de la thématique du désillusionnement. Malgré le défaitisme de la narratrice qui met en scène des personnages dont la quête du bonheur est perdue d'avance, il s'agit d'un questionnement pertinent quant à de nombreuses problématiques contemporaines et, par voie de conséquence, d'un tableau réaliste – bien que brossé de couleurs sombres – des maux de notre société. Enfin, la qualité des nouvelles est plutôt égale, et l'ensemble cohérent avec une certaine vision du monde, ce qui est assez rare pour un premier recueil. Toutefois, malgré une composition réussie dans l'ensemble, l'écriture est un peu inégale et présente certaines faiblesses, par ailleurs faciles à corriger. En somme, *La course folle des spermatozoïdes* est un recueil divertissant, et Dominique Lavallée, une écrivaine à surveiller.

Johanne Viel



MARTINE DESJARDINS

*L'Élu du hasard*

Leméac, 2003, 159 p.

L'auteure du *Cercle de Clara* (1997) nous offre ici un second ouvrage de facture assez différente, *L'Élu du hasard*. Ce roman, de par la richesse de son sujet, l'intérêt et les particularités, voire les singularités de ses personnages, aurait mérité un traitement plus étoffé; il n'a que la longueur d'une *novella* et laisse le lecteur sur sa faim. En effet, il y aurait eu matière à développer l'intrigue, à multiplier les rebondissements avec de tels ressorts dramatiques et thématiques mais l'on sent tout à la fois l'intention de concentrer l'action, de suivre un fil conducteur bien défini. Les figures dominantes se résument à un triumvirat de personnages qui seul émerge du chaos de la guerre, qui sert de cadre à l'action.

*A contrario*, on peut saluer chez Desjardins cette capacité d'avoir su condenser le récit de la sorte et lui donner son aboutissement en moins de 160 pages. L'écriture va de pair avec cette économie de moyens, le ton est incisif et les métaphores, bien tournées. L'auteure parvient à éviter les poncifs dans le style comme dans la trame narrative; cette incartade loin des sentiers battus est la bienvenue dans un univers romanesque trop souvent pétri d'autofiction nombriliste.

Le véritable personnage principal du roman n'est pas en chair et en os; c'est le jeu qui en tient lieu. Il étend son emprise sur les protagonistes. Ce loisir qui possède les êtres, qui les habite et les obsède comme une drogue, ce loisir qui, trop souvent, n'en reste pas un, qui entraîne dans son abîme tant d'argent et de vies, transpire dans chaque page de ce récit. Même le hasard du titre y réfère. Emprunté à l'arabe, «*az-zahr*» signifie «*jeu de dés*». «*L'Élu du hasard*» n'est en fait que l'Élu du jeu de dés. Ce qui semble un pléonasme sonne particulièrement juste quand on connaît le dénouement du livre succinctement résumé ici: «*Moi qui croyais être l'Élu du hasard, je n'en aurai donc été que le jouet. J'ai voulu voir dans la rencontre de certaines coïncidences une accumulation de preuves d'une hypothèse qui, à la base, était erronée et déformée par ma hâte d'y trouver précisément ce que je cherchais.*» (p. 158) Cette réflexion des plus lucide est à retenir pour sa portée universelle. Le constat qu'elle sous-

tend est applicable aussi notamment à l'amour. (On songe par analogie au *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux.)

Avec comme trame de fond la Première Guerre mondiale, Desjardins, par le foisonnement de détails et de références précises, réussit à faire revivre cette réalité. Elle lui redonne de l'actualité, la dépoussière; le lecteur se sent au cœur de l'action. Elle a manifestement bénéficié de bons témoignages et sources documentaires sur ce conflit. C'est vraiment la guerre «comme si vous y étiez»; les odeurs, la vie dans les tranchées, les sons, les horreurs, la réalité martiale intime est rapportée avec soin et un fort pouvoir évocateur.

#### DES MONOMANIES MULTIPLES

Les personnages ont chacun leur obsession propre. Elles font d'eux des êtres habités, animés par des forces, des passions qui leur confèrent du relief. Pour Nell, l'infirmière, c'est la broderie, art qu'elle pratique surtout dans le cadre de son travail en suturant artistiquement les plaies. D'ailleurs, il y aurait lieu de se pencher sur ce retour en force depuis quelques années en art de l'exhibition du corps souffrant, du corps-parchemin, de la chair porte-parole, de l'anatomie comme toile servant à exprimer un message. Que ce soit par le biais du piercing, en ascension fulgurante, ou de films tout récents tels *The Passion of the Christ* (de Mel Gibson), *In my skin* (de Marina de Van) ou *Secretary* (de Steven Shainberg), on sent ce même souci de faire parler le corps par ses stigmates et ses mutilations dans une visée peut-être anthropologique, mystique ou aux accents religieux.

L'héroïne Nell (dont le prénom rappelle la Nell du film éponyme et qui partage avec elle le côté farouche et indomptable) est aussi possédée par la folie du jeu, ce qui la rapproche du héros. Elle saura fusionner à l'occasion ses deux passions dans la scène évocatrice au bistrot où, en défaut de dés, elle sort son aiguille pour broder des points sur un cube de sucre!

La monomanie du héros, Dulac, outre le jeu, est la recherche du trésor des Templiers. Le jeu devient une sorte de moyen, d'adjuvant, de catalyseur qui a pour but de le guider, de l'éclairer dans sa quête.

Pour sa part, Simms, le lieutenant, est obnubilé par Nell qu'il adule et par le fer, matière qu'il recherche. Le mystère

est habilement entretenu au fil des pages grâce aux énigmes à résoudre, aux rébus à déchiffrer, aux pistes qui se multiplient ou qui se précisent. L'auteure du *Cercle de Clara* arrive à tisser une intrigue intelligente, aux références historiques nombreuses, dont l'échafaudage s'effondre de façon un peu inattendue à la dernière page à la faveur d'un rebondissement ultime et... au fond, logique.

Dans ce roman, la chance occupe une place à part. C'est sous sa protection que se réfugie le héros. C'est elle qui guide tous ses pas. Dulac est présenté comme un personnage à qui la chance sourit, il porte en lui la certitude de vaincre, de gagner; phantasme universel s'il en est. Il n'a peut-être pas l'étoffe ou les caractéristiques d'un super-héros type mais il en a la veine, et ce trait, posé ici en constante, suffit à lui insuffler une aura de supériorité, d'invincibilité qui le rend fascinant et attachant à la fois. Par procuration, il permet de rêver d'une vie où l'erreur n'existe plus, où la flèche atteint toujours sa cible, où le hasard joue toujours en notre faveur, donc serait aboli puisque son essence même est l'aléatoire. L'aléatoire se voit donc annihilé; l'incertitude aussi ainsi que l'insécurité, ce qui devrait réunir les éléments constitutifs du bonheur. Or, ce ne semble pas être le cas. Le bonheur échappe à Dulac.

Ce qui, tout au long du récit, s'apparentait à un patient travail d'élucidation ne s'avère au moment de l'épilogue qu'une vaste élucubration. Le lecteur en sort un peu décontenancé, surpris de s'être fait flouer comme le héros, tout en saluant l'habileté de la romancière.

*Rachel Laverdure*

